

CHAPITRE PREMIER

Bandol me plaît. C'est vraiment le village provençal typique, avec des petites rues encaissées, des trottoirs minuscules... Il paraît qu'en hiver c'est vide, très peu d'habitants. Je veux bien le croire, mais présentement, au mois d'août, c'est plein à craquer. Le port est charmant, avec ses barques de pêcheurs. Il n'y en a pas deux pareilles. Et j'aime leurs peintures écaillées, leurs filets embrouillés, la joyeuse pagaille de l'attirail qui traîne sur les ponts.

Oui, Bandol est vraiment joli et plaisant. Mais en même temps, cela sonne un peu faux. Tout est trop aménagé ici en fonction des touristes. Les bars sont collés les uns aux autres et leurs terrasses débordent sur la chaussée, les boutiques mode se disputent chèrement le client à coups de présentoirs envahissants, et quant aux restaurants, on a été en installer jusque dans les endroits les plus improbables. Anciens boxes de garage, appartements en étages... Vous passez devant un panneau qui vous indique un établissement spécialisé dans les soupes de poisson, vous levez les yeux et vous voyez des fenêtres éclairées et des gens qui mangent, mais devant vous, il n'y a qu'un escalier vide et des boîtes aux lettres. Ailleurs, vous entrez pour commander un dîner et vous devez suivre le serveur dans un dédale de couloirs pour arriver à votre table.

Je ne suis là que depuis peu. J'ai laissé ma vieille Toyota devant la poste, j'ai pris mon petit sac de voyage et j'ai loué une chambre d'hôtel. Le reste de mes affaires arrivera demain sans doute, par le train. Tout tient dans deux valises. Aujourd'hui, je me suis juste baladé ce matin, j'avais envie de m'acheter un croissant et de boire un café sur une terrasse au soleil. J'irai en début d'après-midi voir à quoi ressemble ce palais d'azur dont j'ai hérité.

En été, ici, c'est plutôt bruyant, le soir. Il y a des groupes qui jouent dans les bars, des fêtes organisées sur la place, c'est assez sympathique. On se promène et on passe successivement d'une musique à l'autre. Le plus souvent, mélodies et rythmes se superposent, tout ce petit monde cherche à couvrir le boucan que fait le voisin. Hier j'ai croisé une formation reggae, quelques pas plus loin un type jouait du violon, après c'était une femme qui vocalisait, accompagnée d'un clavier. J'ai fait le tour du port, puis je me suis éloigné de cette agitation. Attiré par la mer, je suis allé jusqu'à la plage de Renécros, que j'ai traversée en tenant mes chaussures à la main. Il y avaient des jeunes qui bavardaient, riaient fort, se faisaient passer des bouteilles d'alcool. Je me suis prudemment tenu à l'écart, on ne sait jamais.

Je pensais qu'Axelle m'appellerait, mais mon portable est resté muet. C'est vrai que souvent elle attend la fin de la semaine pour me contacter. En général, elle me donne rendez-vous quelque part et on va au cinéma ensemble. C'est l'habitude. Et puis ensuite je la raccompagne chez elle. Mais je ne reste pas. Il faut savoir être patient, attendre son heure. Je ne la connais pas depuis très longtemps, ça va faire un an en septembre prochain. Pour l'instant, nous n'avons échangé que de timides baisers. Mieux que rien, je suppose. Mais là, pour le moment, silence.

Bah, au fond, je ne m'en plains pas. Ici, c'est la liberté. D'un seul coup, je me retrouve ailleurs, coupé de mon petit univers habituel. D'une certaine façon, c'est grisant. Et puis j'apprécie l'odeur salée de la mer.

Le palais d'azur est vraiment une construction impressionnante. Je ne m'attendais pas du tout à cela. La bâtisse est immense et donne sur le port. Elle est située tout au bout, près des allées Vivien, au départ du boulevard Victor Hugo qui mène à la plage de Renécros. C'est le secteur des baraques à sandwiches, du kiosque à musique et des manèges aux chevaux de bois. Un endroit assez bruyant, coloré, animé d'un flot incessant de touristes et de scooters pétaradants.

Ce qui frappe de prime abord, lorsqu'on observe le palais d'azur, c'est sa complexité. On dirait une pièce montée, ce genre de gâteaux surchargés qu'on voit dans les mariages. L'édifice est paré de toutes sortes de décorations baroques. Moulures, cariatides, motifs floraux... les balcons croulent sous les ornements, le tout sculpté dans la pierre.

Je suis resté un moment à observer le bâtiment, cet ensemble de lignes verticales qui s'élancent vers le ciel, cette répétition de colonnes doriques, cet enchevêtrement de styles qui donne un peu le vertige. Le regard se perd, égaré par ce fouillis de corniches, d'entablements, de pilastres. Combien de vies humaines a-t-il fallu pour édifier un tel monument ?

Malheureusement, beaucoup de volets sont cassés et j'ai aperçu des vitres brisées. Je me demande comment je vais trouver l'intérieur, si déjà la façade est à ce point délabrée.

J'ai fait connaissance avec Durieux. C'est une sorte de concierge, de gardien, je ne saurais dire. Il tient un restaurant au rez-de-chaussée. Enfin, si on peut appeler ça un restaurant. On dirait plutôt une grotte malodorante. L'endroit, baptisé « La tambouille », est obscur, étouffant, crasseux. Le peu que j'en ai vu m'a donné envie de fuir, ou en tous cas de ne jamais venir y manger.

C'est le notaire qui m'avait expliqué que Durieux gardait les clés. J'avais donc décidé de venir en début d'après-midi, sur le coup des treize heures, avant la fermeture, pour les récupérer.

Georges Durieux est un homme rondouillard, court sur pattes. Sanglé dans un pantalon de serge marine et une chemise bleu ciel, il fait penser à un gendarme à la retraite. Il ne lui manque qu'un képi. L'homme est nanti d'une imposante bedaine qui déborde de sa ceinture et croule en direction de ses genoux. Le teint couperosé, l'œil bleu et brillant, on dirait un de ces santons bons vivants qu'on trouve dans les crèches traditionnelles. Quand je suis arrivé, il finissait juste de manger. Je me suis fait connaître, il m'a salué d'un hochement du chef, sans le moindre commentaire. Son silence m'a un peu gêné, alors ne sachant quoi dire, j'ai enchaîné sur le palais, demandant quand on pourrait le visiter. Durieux, tout en mastiquant sa bouchée, m'a répondu en faisant traîner les syllabes :

— Ben, là j'ai pas mal de boulot, alors si vous voulez revenir vers six heures, ce serait mieux. Faut que j'aide la femme à tout débarrasser et faire la vaisselle.

— D'accord. A six heures, alors.

Je n'ai pas aimé l'expression de son visage à ce moment-là. Il m'a semblé y déceler un mixte d'émotions contradictoires. De l'ironie, en même temps de la crainte, une sourde appréhension que rien n'expliquait a priori... Comme si ma venue lui causait une gêne, ce que je peux comprendre, mais réveillait également des peurs enfouies dont j'ignorais la nature. Pourquoi ce malaise ? Je n'ai pas osé le questionner à ce sujet. Déjà, il semblait répugner à me répondre. Je me suis contenté de marmonner une vague phrase, l'œil fixé sur ses lèvres luisantes de graisse.

Je ne sais pas comment se prénomme l'épouse de Durieux. Apparemment, quand il lui adresse la parole, c'est pour l'appeler « femme ». Femme, apporte encore une part de ragoût. Femme, verse-moi du vin... Elle est venue me serrer la main, après l'avoir essuyée dans son tablier, ce qui ne l'empêchait pas d'être visqueuse. Petite personne brune, potelée, rougeaude. Son visage, dénué de caractère, ne m'a pas frappé et je ne sais pas si je la reconnaîtrais dans la rue. Le seul détail notable est son absence de menton, qui lui confère un air autant fuyant que stupide. Elle m'a paru insignifiante, pour tout dire. En la voyant, j'ai ressenti un mélange d'ennui et d'hostilité.

Ils étaient là, tous les deux, elle qui trottinait avec les plats et les maniques, lui en train de manger. J'ai bredouillé un vague au revoir et personne ne m'a répondu. Il m'a même semblé que Durieux lâchait un pet pendant que je m'éloignais.

Je me suis rendu à la plage de Renécros. J'ai profité du soleil et de l'eau. Celle-ci était d'une température agréable. Mais quand je me baigne, j'ai froid assez vite. Souvent, je préfère lézarder. Alors je suis resté assez longtemps sur ma serviette, et à un moment j'ai dû m'assoupir.

J'ai rêvé du palais d'azur.

J'étais redevenu enfant. Tout était trop grand pour moi. Je courais dans les couloirs et je me perdais. Je traversais de grandes étendues désertes, des cours intérieures qui auraient dû être noyées de soleil mais qu'une lueur glauque baignait de reflets incertains, et j'avais beau arpenter des kilomètres, courir jusqu'à en avoir mal dans tout le corps, jamais je ne réussissais à rejoindre la porte d'entrée, qui reculait, se recroquevillait dans l'édifice comme pour me fuir. L'immense palais s'enroulait sur lui-même, il s'invaginait et inventait mille ruses pour me retenir, s'incorporer ma masse de chair et d'os, la faire sienne, briques et pierre. J'errais, victime des artifices de cette maison sans fin, et sans cesse s'ouvraient devant mes pas de nouveaux couloirs, de nouvelles volées de marches qui montaient vers d'inaccessibles donjons ou au contraire s'enfonçaient dans des cryptes sans fin. Je me perdais dans des caves taillées à même le roc, je parcourais des successions de pièces étroites au plancher de bois gris et nouveaux, je manipulais des poignées réticentes qui refusaient de tourner... Je franchissais plusieurs fois le même seuil, croyant toujours arriver à des endroits différents, stupéfait de reconnaître encore et encore le même

palier, le même tapis élimé, le même bahut poussiéreux et tassé dans la pénombre. Je m'épuisais à la tâche sans parvenir au moindre résultat. J'avais l'impression que jamais plus je ne pourrais quitter le bâtiment, qu'il me retiendrait prisonnier, jusqu'à absorber ma substance, la digérer.

J'ai fini par me réveiller, un goût amer dans la bouche. Il faisait nuit. Je cuisais, du visage. J'étais bon pour un coup de soleil. Je me suis dépêché de rentrer, à moitié assommé, en proie à de pénibles vertiges et la tête en feu.

Durieux ne m'avait pas attendu. Le restaurant était fermé et je n'avais pas les clés du palais d'azur. Je suis resté un moment à tambouriner sur la porte, furieux de voir mon propre patrimoine se dérober à moi. Eh bien, me disais-je, cela commence mal.

Je ne sais pourquoi, mais je ressentis alors une curieuse impression de soulagement. Comme si je venais d'échapper à un danger. Une voix intérieure me disait de tourner les talons et de fuir. Mais je chassai avec agacement ces pensées idiotes. C'était sûrement la fièvre qui commençait. Pourquoi partir ? Je n'avais rien à craindre du palais d'azur. Au contraire, grâce à cet endroit, mon avenir était assuré.

Je retournai à l'hôtel et fis appeler un médecin de garde.

Je suis resté deux jours souffrant. Je pensais que Durieux prendrait la peine de venir me voir, mais il ne s'est pas déplacé. Apparemment, il ne nourrissait aucune curiosité à mon endroit. J'ai passé tout ce temps dans ma chambre, allongé, somnolent. Par moments, je tentais de lire le journal, mais la fatigue me contraignait à laisser tomber.

Un incident étrange s'est produit à l'hôtel. Pendant la visite du médecin.

Monsieur Glaizeaux est un généraliste plus très jeune ; j'ai même été surpris, en le voyant arriver. Je ne sais pas à quel âge on prend sa retraite dans cette profession, mais Glaizeaux joue les prolongations, semble-t-il. Bah, sans doute qu'il aime exercer, qu'il a sa clientèle habituée.

C'est un bonhomme tout sec et raide, assez grand, à la démarche énergique. Il a des yeux gris, et une chevelure neigeuse, abondante et bien peignée. Il est habillé d'un ensemble en velours marron et porte une sacoche noire qui paraît toute neuve tellement elle brille. Comme s'il venait de la changer, en prévision d'une longue carrière à venir.

Au début, nos échanges se sont limités au strict nécessaire. Tout en m'auscultant avec des gestes précis, il m'a demandé si j'avais des nausées, si j'avais pensé à prendre ma température, bref, il établissait son diagnostic. Puis il a rempli sa feuille d'ordonnance. Il n'y a pas mis grand-chose, parce que dans ces cas-là, on ne peut rien faire. Du paracétamol pour faire tomber la température, voilà tout. Il me fallait du repos, du silence, éviter le soleil. J'ai écouté ses conseils sans répondre. J'avais la fièvre, la gorge sèche, j'étais pressé de m'endormir, d'arriver enfin au lendemain pour pouvoir envoyer quelqu'un à la pharmacie la plus proche.

Il m'a laissé aussi le numéro de téléphone d'une dame âgée qui, paraît-il, a le pouvoir d'enlever les coups de soleil. Un genre de guérisseuse, quoi. Qui soigne à coups de plantes et de remèdes de bonne femme. Elle ne sait faire que ça mais c'est efficace dans la plupart des cas d'insolation, m'a-t-il assuré.

Et puis, pendant qu'il refermait sa sacoche, Glaizeaux m'a demandé mon nom, si je travaillais, si j'étais de passage, ce genre de renseignements. Je lui ai expliqué que j'étais le nouveau propriétaire du palais d'azur.

Sa physionomie s'est alors modifiée sensiblement. Je ne saurais dire quelle expression a soudain remplacé le masque impersonnel qu'il m'avait jusqu'alors présenté. Il m'a semblé discerner de la peur, du dégoût, de la compassion, mais tout s'est passé si vite, et j'étais si fatigué... Comme j'étais intrigué par sa réaction, je l'ai questionné. Après s'être fait un peu prier, il a fini par me raconter l'histoire suivante :

D'après lui, ma tante n'est pas du tout morte de façon naturelle. Elle se serait suicidée. On l'a retrouvée pendue à une poutre, quelque part dans le palais. Glaizeaux a l'air sûr de ce qu'il avance : il connaît personnellement le confrère qui a constaté le décès. Je me souviens avoir demandé si ma tante était connue comme dépressive et suivie par un médecin, mais cette question est demeurée sans réponse. Mon visiteur m'a donné à entendre, à mots couverts, que Clarisse Autran avait en quelque sorte perdu

la raison. Je n'ai pu en savoir plus. L'homme a tout à coup déclaré qu'il était en retard et il a filé. J'étais trop fatigué pour tenter de le retenir. Et puis, à quoi bon ?

J'ai hésité : devais-je appeler la guérisseuse ? Il était trop tard, j'ai remis au lendemain. De toutes façons, je n'y croyais pas.

Mais finalement, le jour suivant, j'ai appelé. Le médecin me l'avait recommandé, alors pourquoi pas ?

J'ai donc parlé à cette fameuse guérisseuse, celle qui s'occupe des coups de soleil. C'est une certaine madame Raphaelli, une dame qui d'après sa voix devait bien avoir passé le cap des soixante-dix ans. Elle a été fort aimable et m'a expliqué qu'elle n'avait pas besoin de venir, qu'elle procédait à distance, avec des toupins, des sortes de jarres en terre si j'ai bien compris. J'ai trouvé ça complètement loufoque mais je n'ai fait aucun commentaire. La dame m'a demandé mon nom et m'a assuré que je serais guéri très rapidement. J'ai dit merci et j'ai raccroché.

Effectivement, au cours de la nuit, mon état s'est amélioré. Et quand je me suis levé, je n'avais plus rien du tout. Très étonné, j'ai rappelé la dame pour la remercier, et je lui ai proposé une récompense, qu'elle a refusé. Elle a dit qu'elle faisait ça pour rendre service, comme à son habitude, et que je ne lui devais rien. Je l'ai alors cordialement invitée à venir dîner un soir en ma compagnie, au palais d'azur.

Je n'avais pas sitôt prononcé cette phrase qu'un silence glacial envahissait le combiné. Comme s'il n'y avait eu plus personne au bout du fil. Et ceci malgré mes appels répétés. Cela a duré quelques secondes, puis on a raccroché. J'ai tout d'abord été tenté de refaire le numéro pour exiger des explications. Et puis je me suis dit que ce n'était qu'une vieille originale, qu'il ne fallait pas faire attention, et bien content déjà que je sois tiré d'affaire.

Je suis descendu dans le réfectoire et je me suis fait servir un copieux petit déjeuner. Puis je suis sorti, direction le port. Cette fois-ci, rien ne pourrait m'empêcher de visiter mon palais. Cet emploi du possessif me fit sourire. Oui, je commençais à m'approprier mentalement ce nouveau territoire. Le palais était mien, il m'appartenait et, occupé ou pas, Durieux allait devoir m'ouvrir.

Il se tenait juste comme ça, devant la porte de son infâme gargote, à contempler les mâts des bateaux, d'un œil vide. Il m'a fait penser, quand je l'ai vu de profil, à ces bonshommes de contreplaqué plantés sur ressorts à l'entrée de certains restaurants, poussahs débonnaires sur lesquels est punaisé le menu. Souriants, opulents, nantis comme lui d'une bedaine généreuse.

Mais le sourire de Durieux avait quelque chose de spécial. Il n'était pas engageant tel celui des effigies en bois. Il s'est tourné vers moi et son expression a varié subtilement, je ne saurais dire comment. Il n'a pas eu l'air surpris de me voir, comme si on s'était quittés la veille. Mais il me regardait approcher et sa mimique s'était faite crispée, circonspecte, sur la défensive. Un rictus faussement niais, semblait-il, un écran, une sorte de paravent derrière lequel Durieux se dissimulait - enfin, d'après mes impressions. Mais pour cacher quoi, aucune idée.

J'avais envie de lui balancer quelque chose de blessant mais rien ne venait, alors je me suis contenté de lui serrer la main. Il l'avait moite et molle, on aurait dit qu'il me l'accordait avec répugnance.

J'ai annoncé mon désir de visiter ; j'ai dit que cette fois, j'aimerais mieux ne pas attendre. L'homme a poussé un soupir et il est entré chercher les clés. Je n'ai pas voulu le suivre dans son antre malodorant. J'ai préféré observer le ballet des mouettes dans le ciel. J'ai patienté quelques secondes, à moitié ébloui par le soleil. Puis Durieux est ressorti, un trousseau à la main. Il m'a fait penser plus que jamais à un policier, un gardien de prison.

La porte principale du palais est plutôt massive. Elle est haute de deux étages et surmontée d'un entablement mouluré, aux motifs floraux complexes. Flanquée de chaque côté d'une double colonne dorique, elle présente une patine de vieux bois sculpté, couleur ivoire. Le verre martelé, dissimulé derrière des volutes en fer forgé, ne laisse rien deviner de l'intérieur. Durieux, sans un regard ni un commentaire, a ouvert ; nous sommes entrés. Il faisait sombre, je n'y voyais pas, à cause de la luminosité du dehors. Une odeur de renfermé m'a sauté à la gorge. L'air, humide et frais, contrastait avec la chaleur

sèche de la rue. J'ai lancé une plaisanterie ; Durieux s'est cantonné à un grognement. Il a manipulé un interrupteur et le hall s'est éclairé.

J'ai alors été frappé par la majesté de cet endroit, bien plus imposant que je ne l'aurais cru. Ce devait être une belle demeure, dans le temps. Le sol, constitué d'un damier de carreaux de marbre noir et vert, semblait comme neuf et n'attendait qu'un coup de balai pour briller à nouveau. La rampe d'escalier, tenue par de fines barres torsadées, s'élançait avec grâce vers les étages. Elle s'inscrivait autour d'un axe carré à pans coupés, assez vaste pour qu'on puisse y installer un ascenseur. Malgré le mauvais état des papiers peints, la poussière qui recouvrait les marches, l'affadissement des dorures, on sentait que le palais avait autrefois été magnifique. Je me jurai intérieurement de lui faire retrouver sa splendeur passée. Ce n'était qu'une question de moyens, et je n'en étais pas privé. Quand à la patience, je n'en manquais pas non plus. Peut-être même que j'en ferais poser un, d'ascenseur, quand les loyers rapporteraient assez. Il faudrait choisir un modèle un peu rétro, qui ne jure pas avec l'ensemble.

Sur notre gauche s'ouvrait une petite porte de communication qui devait donner directement dans le restaurant. Nous la dépassâmes sans un mot. D'autres seuils se devinaient dans la pénombre mais Durieux avait entrepris de gravir les marches de marbre. Je le suivis. Nos pas résonnaient, éveillaient de lointains échos.

Le palier du premier étage était très long, et orienté d'est en ouest. Tout au bout, à ma droite, une baie vitrée laissait passer un peu de lumière à travers des tentures vert olive. D'après sa position, elle devait donner sur le boulevard. De l'autre côté, ce couloir bifurquait, en forme de T. Face à nous, une entrée avec au fond une double porte en chêne. Durieux sortit une autre clé de son trousseau, tout en grommelant :

— C'est ici que vivait madame Autran. Faites pas attention au désordre.

Il tourna un antique bouton en bakélite, et une ampoule jaunâtre se mit à luire. Au moment où j'allais entrer, mon portable se mit à sonner. Sans réfléchir, je l'éteignis.

Nous étions dans un vestibule, devant une enfilade de portes. Nous prîmes la première, qui ouvrait sur la salle à manger. Tout était encore en bon état : les murs, les planchers, les meubles ne portaient aucune trace de dégradation. Juste une quantité conséquente de poussière et de toiles d'araignées. Inutile de demander à Durieux s'il était chargé de l'entretien.

J'explorai un moment l'appartement de ma tante, remarquant ici un tableau, là des photographies glissées dans le cadre d'un miroir. Dans la chambre, une boîte à musique laquée de noir, sans doute ramenée de Chine. Une armoire pleine de robes mangées aux mites. La salle de bain, carrelée de blanc, oblongue, sans fenêtre, étouffante, avec sa baignoire sabot vétuste, haut perchée sur une marche, sans doute assez peu commode. Le robinet gouttait et le filet d'eau avait fini par déposer une traînée de rouille sur l'émail. Je voulus le resserrer, mais j'eus beau forcer, rien n'y fit. Il faudrait le remplacer.

Dans un petit salon, je tombai sur une photo de ma tante Clarisse. Le cliché n'était pas d'excellente qualité mais il me sembla reconnaître la femme chez qui nous étions allés une fois ou deux, lorsque j'étais enfant. Bah, ce n'était qu'une vieille dame tout à fait ordinaire. Rien n'indiquait, sur cette image, qu'elle perdrait ses facultés et encore moins qu'elle mettrait fin à ses jours.

Pendant toute ma visite, je me demandais constamment si cette histoire de pendaison était vraie. Et mes yeux revenaient souvent vers le haut, cherchant la fameuse poutre.

Je la trouvai dans la salle à manger. Là, je vis qu'un espace était libre entre le madrier principal et les chevrons. Et ce n'était certes pas un hasard si la table était disposée juste en dessous. C'était l'endroit, j'en avais la certitude, je ne sais pourquoi. Je m'imaginai la vieille dame juchée sur une chaise, tout là-haut, qu'elle faisait basculer d'un coup de talon...

— C'est là, vous avez trouvé.

Je sursautai. Durieux, qui était allé fureter, se trouvait à présent dans mon dos, sans que je l'aie entendu arriver.

— Qui a découvert le corps ? Vous ?

— Oui.

— Racontez-moi comment ça s'est passé.

Il eut encore un de ces soupirs qui m'horripilaient tant, me gratifia d'une sorte de moue et, les mains écartées, les bras ballants, il lâcha enfin :

— Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Elle avait perdu les pédales depuis longtemps.

— Personne ne s'en occupait ?

— Nous, on lui portait son manger, on lui lavait son linge. Mais le reste du temps, on était en bas, à servir les clients. C'est pas le boulot qui manque.

Je le toisai, les bras croisés.

— J'aimerais bien que vous m'expliquiez au juste quels sont vos attributions. Le notaire m'a dit que vous êtes propriétaires du restaurant à la suite d'une donation. Il m'a dit aussi qu'il existait une sorte d'accord verbal entre vous et ma tante, que vous vous étiez engagé, en contrepartie, à...

— A garder l'immeuble, uniquement. On sert de gardiens, ma femme et moi. Notre job, c'était de jeter un œil quand votre tante s'absentait, de tenir tout fermé, de surveiller qu'on ne vienne pas cambrioler.

— Elle partait souvent ?

— C'est qu'elle n'a pas toujours vécu ici. Pendant longtemps, elle était à l'étranger et se contentait de téléphoner de temps en temps.

— Ah bon ? Et qui gérait l'immeuble ?

— Des agences, tant qu'elle a eu les sous.

— Et ensuite elle a décidé de venir s'installer sur place. Avait-elle une raison particulière de le faire ?

— On lui a pas posé de questions. On se contentait de faire notre boulot. En fait, elle a aménagé il y a quelques mois, cinq ou six, pas plus. Elle n'a pas déraillé tout de suite. On s'est pas bien rendu compte, avec la femme, avec tout l'turbin qu'y a en bas... On a été sympa de prendre soin d'elle quand même. On l'a fait pour rien. Aller en maison de retraite, c'était pas son genre. Et puis, au début...

A présent il baissait les yeux. Je me demandai si c'était par pudeur par rapport à l'état de ma tante, ou s'il se sentait fautif, et de quoi. J'insistai :

— Ce document date d'il y a cinq ans. Si je vous suis bien, vous dites que ma tante n'était pas encore f... n'avait pas encore perdu la raison, à cette époque ?

Il ne releva pas le menton et se contenta de marmonner :

— D'apparence, non. Elle avait toute sa tête quand elle a fait la donation, en tous cas. Son idée, c'était une sorte de troc. On s'engageait à ne jamais partir, à garder un œil sur le palais, et en échange, elle nous donnait le local en bas. Mais on n'était obligés à rien d'autre, juste garder. Elle était pas très douée, en affaires. On a tenu parole, on a veillé sur le palais. Quand à la soigner comme on l'a fait quand elle est venue ensuite, on l'a fait parce qu'on est sympa, c'est tout. Y en a plus d'un qui l'auraient laissée tomber.

— Pourquoi ? C'était si pénible ? Qu'est-ce qu'elle faisait ?

— ...

— Allons, répondez. Vous n'êtes pas responsable de sa maladie.

— Ben, c'est jamais agréable de parler de ces choses-là... Madame Autran, elle a commencé par dire qu'elle entendait des voix.

— Quelles sortes de voix ?

— Je ne sais pas. Elle disait que des gens lui criaient des injures, lui voulaient du mal.

— Était-elle coupable de quelque chose ? Avait-elle porté tort à quelqu'un ?

Il rougit violemment, le visage toujours fixé vers le sol. Je fus persuadé qu'il mentait quand il me répondit :

— Je ne sais pas. Elle disait des choses incohérentes. Elle avait commencé à écrire plein de messages sur des petits papiers, qu'elle punaisait ensuite un peu partout. C'était tout le temps la même chose, ça disait de ne pas toucher à ses affaires, de ne pas ouvrir les portes. Comme quoi des gens l'auraient fait. Elle disait que des trucs à elle disparaissaient, que les fruits et les aliments pourrissaient à toute vitesse... Elle s'est même achetée un frigo américain et un gros congélateur, ils ont toujours parfaitement marché. Mais d'après elle, tout tournait, tout sentait le mois...

— Attendez. Si je comprends bien, elle était persuadée que des inconnus s'introduisaient chez elle et touchaient ses affaires ? Sur quoi se basait-elle pour dire ça ? Vous n'avez jamais eu de cambriolage, ou de domestiques indéliçats ?

— Madame Autran n'avait pas de domestiques. Trop rapiate – et puis trop méfiante, à mon avis. J'veus dis, même nous elle voulait pas nous payer, alors... Elle refusait de vendre, alors qu'elle aurait pu, facile. Mais nous, elle nous connaissait depuis longtemps, alors ça la dérangeait pas de nous donner le local – n'importe comment, on lui a pas demandé, elle y a pensé toute seule. Au début, c'était un

magasin de couleurs, pour les artistes, mais ça n'a jamais marché, il était fermé depuis belle lurette. C'est la femme et moi qui avons eu l'idée de monter un restaurant, quand ça a été à nous. A Bandol, y a que ça qui marche. Mais en tous cas, nous on a jamais rien d'mandé, à vot' tante. Et ses affaires, on n'y touchait pas. Elle faisait son ménage toute seule. On venait juste y porter sa gamelle et y prendre sa poubelle. On y changeait les draps deux fois par mois.

— Ces petits papiers, c'était quoi ? Des genres de menaces ?

— C'était marqué « pas touche », ou encore « il n'y a rien dans cette armoire », des choses comme ça. On a tout balancé, avec la femme. Mais vous pouvez encore voir un peu partout les trous de punaises. Y en avait jusque sur les chaises.

Il punctua sa phrase d'un geste de son index sur sa tempe. Ceci me donna à penser qu'il n'éprouvait pas de réticence à parler de la maladie de ma tante. Donc tout à l'heure, quand il avait hésité, c'était pour autre chose. Au fond, il ne ressentait aucune compassion, pas de sympathie pour elle. J'enchaînai :

— Et cette histoire de fruits avariés ? Vous n'avez rien constaté ?

— C'est vrai qu'elle balançait plein de trucs. Mais à mon avis, c'est parce qu'elle les oubliait, tout simplement.

— Depuis quand l'immeuble est inoccupé ?

— Ben, les derniers locataires sont partis en 81, quelque chose comme ça. Une famille, le père était agent d'assurances, si je me souviens bien. Ils demandaient des travaux, madame Autran voulait pas les faire. Ils se sont lassés et ont donné leur préavis. J'en sais pas plus.

— Quoi, vous voulez dire que depuis plus de quinze ans ma tante n'a plus rien loué ici ?

— Ben ouais. Il y a des endroits, c'est vachement esquinté. Y en aurait pour pas mal de ronds si on veut tout arranger.

— Bon, finissons-en, on ira voir après. Cette période des voix dans sa tête et des petits papiers, c'est récent ?

— Je dirais trois mois, pas plus. Ce qui s'est passé, c'est qu'on a eu des problèmes avec les clés. Tant qu'elle s'imaginait qu'on lui piquait des affaires mais que les portes restaient ouvertes, ma foi, ça pouvait aller. Ensuite, elle a commencé à tout boucler, et là, c'était plus emmerdant. Parce que les clés, après elle les paumait aussi. Un jour, on a été obligés d'enfoncer la porte parce qu'elle n'arrivait plus à ouvrir. On a dû faire changer la serrure et arranger l'hubriserie. Tenez, regardez.

Il m'accompagna jusqu'à l'entrée de l'appartement. Effectivement, le bas du panneau avait été remplacé. Quand je me redressai, il me sembla voir l'ombre d'un sourire disparaître sur ses traits. Il continua :

— A partir de ce moment-là, on a confisqué les clés, la femme et moi. Mais vot' tante, elle faisait des barricades, la nuit. Elle avait une force de cheval. Une fois, elle a tordu une espagnolette à mains nues, fallait voir ça, impossible de la redresser...

— Des barricades ?

— Ouais, elle poussait les meubles et pour entrer, après, c'était toute une histoire. Il fallait parlementer, faire des salamalecs pendant des heures. Et puis un jour, elle répondait pas, j'en ai eu marre, j'ai poussé, y avait un bahut derrière la porte. Et vot' tante, ben elle était au plafond, là où vous regardiez tout à l'heure. J'ai appelé les gendarmes, ils ont fait venir une ambulance qui a emporté le corps.

— Vous savez s'il y a eu une autopsie ?

Il gonfla ses joues et fit un bruit disgracieux avec sa bouche. Je répondis par un soupir de lassitude :

— Bon, c'était quand, ça ? A peu près ?

— Il y a presque trois mois. Le 10 mai dernier.

— Ah, je comprends. Le temps que le notaire fasse des recherches et établisse notre lien de parenté... Ce que je me demande, c'est pourquoi il ne m'a pas dit qu'elle...

— Si ça se trouve, il n'en a rien su. Vous savez, les notaires, leur boulot, c'est de gérer le patrimoine, le reste, hein... N'importe comment, vous la connaissiez pas, non ?

— Je suis venu ici une fois ou deux, quand j'étais gamin. Je devais avoir cinq ans, pas plus. Ma tante était assez rarement à Bandol, et quand elle s'y trouvait, ma mère allait lui rendre visite à chaque fois. Enfin, au début. Après elles se sont brouillées. Je n'ai jamais su pourquoi.

— Vot'mère, c'était pas sa sœur ?

— Non. En fait, elles étaient cousines. Je n'ai jamais su au juste à quel degré.

Il hochait la tête sans rien dire. Comme nous restions immobiles, face à face, silencieux, je finis par lui demander de fermer et de me montrer le reste du bâtiment. Il me fit signe de le suivre.

Tandis que je lui emboîtait le pas, je me mis à penser à l'appel téléphonique de tout à l'heure. J'avais peut-être eu tort de refuser d'y répondre. C'était sans doute Axelle qui cherchait à me joindre.

Bah, tant pis. Elle recommencerait plus tard.

Je me sentais fatigué. Il était près de seize heures et nous n'avions exploré que le premier étage et une partie du deuxième. Le palais était bien plus grand que la façade pouvait donner à le penser. Comme je m'en étonnais auprès de Durieux, celui-ci consentit à m'expliquer qu'un des premiers propriétaires avait fait l'acquisition d'appartements situés dans un immeuble sur l'arrière, et fait percer des ouvertures entre les deux. Durieux tenait cette information de ma tante. D'après elle, la topologie des lieux devait sa complexité à des vagues successives d'expansion, de rachats, voire d'échanges, avec les édifices alentour.

J'avais inspecté des kyrielles de pièces toutes semblables, la plupart encore nanties de meubles, certaines presque vides, d'autres au contraire incroyablement encombrées de bric-à-brac. Il s'en dégageait, à mesure que le temps passait, une impression pénible d'abatement, due probablement à la répétition, à la vieillesse des objets, à l'entropie qui régnait partout. J'avais perdu mes points de repères et plus d'une fois, je me serais égaré sans Durieux. J'avais perdu aussi une partie de mon enthousiasme. Je n'aspirais qu'à rentrer à l'hôtel, prendre une bonne douche, bien manger et aller me coucher.

Globalement, le palais était, du moins pour cette partie, assez bien conservé. Le premier étage présentait des plafonds sans taches ni lézardes, des boiseries saines, des murs solides - quoique certains fussent envahis de moisissures par endroits -, des parquets exempts de fissures ou de carreaux brisés. Les fenêtres n'avaient pas trop souffert, il n'y aurait guère de vitres à changer, une dizaine tout au plus. Par contre, l'électricité était obsolète, voire dangereuse. Quand à la plomberie, il était à craindre qu'elle fût à reprendre partout, les nombreuses coulées de rouille en témoignaient avec éloquence. Les meubles, c'était plus compliqué. Suivant les appartements, on pouvait aussi bien tomber sur du rustique, du moderne, du toc, de la vraie antiquité... du n'importe quoi, en fait. Le tout en bon état ou alors à jeter, c'était selon. Il faudrait trier, faire venir des chiffonniers, se débarrasser de ce fourbi. Pour ce qui était de remplacer, je n'étais pas encore fixé. Je ne savais pas si c'était mieux de louer à l'année, vide, ou bien de proposer du meublé, ou encore du saisonnier... Après tout, Bandol attire beaucoup de monde l'été, et... Mais rien ne pressait dans l'immédiat. D'abord, remettre en état les locaux, pour le reste on verrait bien.

Je me demandais combien les travaux allaient coûter. Je me perdais dans des estimations et commençais à mieux comprendre Durieux, quand il disait qu'il y en avait pour une belle somme. D'ailleurs, le notaire m'avait prévenu lui aussi. Bah, je me consolais en me disant que si l'immeuble avait été flambant neuf, j'aurais eu à payer d'énormes droits de succession et je n'aurais pas pu le garder.

Mais je commençais à trouver le temps long. La fatigue, sans doute. Et puis, cette conversation que nous avions eue, à propos de ma tante, m'avait secoué.

Ce n'était pas que je sois particulièrement attaché à ma tante Clarisse. Je ne la connaissais presque pas. Certes, on n'a jamais de plaisir, comme disait hypocritement Durieux, à parler de choses semblables. Mais ce qui me dérangeait surtout, c'était l'idée d'avoir à emménager dans un endroit où quelqu'un a perdu la raison. Je ne suis pas d'un naturel superstitieux, mais n'empêche, cela me mettait mal à l'aise. Comme si j'avais eu à redouter un quelconque effet de contagion. Quand même, ce foutu notaire aurait pu me prévenir ! J'étais sûr qu'il ne l'avait pas fait uniquement pour s'en épargner la corvée.

En attendant, nous arpentions les couloirs, Durieux me montrant sans un mot les dégâts. J'assistais avec de plus en plus de lassitude à ce défilé, cette morne énumération de travaux nécessaires. Ici, deux vitres brisées, une porte qui ne ferme plus, une applique arrachée. Là, des infiltrations d'eau, une tapisserie décollée, un plafond prématurément jauni. Ailleurs, des trous de perceuse au beau milieu d'un mur, des étagères affaissées, des câbles dénudés, un radiateur mangé de rouille. Je marchais, voûté, les bras le long du corps, comme si l'étendue du travail à faire me pesait déjà physiquement, alors que ce n'était pas moi qui m'en chargerais. Il faudrait que je revienne avec un carnet, que je note pièce par pièce les réparations urgentes. Rien que cette tâche me paraissait, malgré sa simplicité, une harassante et fastidieuse besogne. Durieux ne répondait qu'en cas de question directe et ignorait mes commentaires. Il n'était manifestement là que pour accompagner et ne se sentait pas concerné.

Je finis par lui demander s'il restait encore beaucoup à voir à cet étage. Il estima que nous avions couvert les deux tiers de la surface.

J'essayais de me reprendre, me donner du courage. Allons, me disais-je, pense un peu à tout ce que ce patrimoine pourrait rapporter. Rien qu'au second, il y a de quoi loger au minimum une vingtaine de familles. Et l'immeuble m'appartient en entier ! Pas de syndic, pas de charges, pas de réunions de copropriétaires !

Pourtant, il me tardait de rentrer, de retrouver le confort de ma chambre d'hôtel. Durieux, comme s'il devinait mes pensées, me demanda si nous pouvions en rester là pour aujourd'hui. Il prétextait des tâches à accomplir dans son restaurant. J'acquiesçai et nous redescendîmes.

Dehors, il faisait toujours chaud. Ma montre indiquait dix-sept heures trente. Je me dis qu'il était encore temps d'aller à la plage. Il suffisait de passer à l'hôtel, prendre un maillot et une serviette. Par la suite, lorsque j'habiterais au palais d'azur, il me serait très facile, l'été, de me rendre à Renécros, qui se trouvait à deux pas. Je m'imaginai déjà dans la peau du riche rentier qui, moyennant la tenue de comptes relativement simples, pourrait jouir toute l'année d'abondants moments de loisirs. Je pourrais me remettre sérieusement à la natation, et puis m'inscrire à un club de tennis, ou m'acheter un vélo.

Mais la vue du restaurant chassa mes pensées. Durieux était déjà entré, il se préparait à passer en cuisine. Je l'interpellai :

— Dites, avant de partir...

Il revint de mauvaise grâce jusqu'à moi, qui l'attendais parmi les tables disposées sur le trottoir.

— Dépêchez-vous, faut que j'aide la femme à préparer le repas du soir, on a les clients qui arrivent sur le coup des sept heures, alors...

— Je ne serai pas long : je veux juste un double des clés.

Il se redressa, les sourcils froncés :

— Un double ? Mais pour quoi faire ?

— Je suis propriétaire. Je veux pouvoir revenir sans dépendre de vous. Après tout, vous êtes occupé, vous venez de le dire.

Il restait à me fixer, la mine renfrognée, les poings sur les hanches. Sa main droite se crispait sur un torchon de vaisselle à carreaux blancs et rouges. De là où j'étais, je pouvais sentir l'odeur de l'ail que sa femme faisait frire, au fond. J'en avais le cœur soulevé.

— C'est que... J'ai pas de double, moi.

— Allons, je ne peux pas le croire. Ma tante possédait sûrement son propre jeu de clés

— Ben...

— Eh oui, puisque vous m'avez dit les lui avoir prises. Elles doivent être chez vous.

— Faudrait que je cherche, et là, j'ai du boulot. Revenez demain, on verra ce qu'on peut faire.

— En attendant, prêtez-moi la vôtre. Juste pour ouvrir la porte principale.

— Et comment je fais, moi, pour entrer ?

— Si vraiment vous devez y aller, vous passerez par la porte de communication.

— On ne s'en sert plus depuis des années.

— Il y a un début à tout. Allez, ne vous faites pas prier, je suis fatigué, j'ai envie de rentrer.

Il se détourna en regagna la salle obscure et malodorante, en disant qu'il allait jeter un coup d'œil. Je m'installai et lui criai de m'apporter un blanc cassis.

Il n'y avait pas de parasols et je trouvais que ça manquait. Le soleil me tapait sur la nuque. J'estimai qu'il donnerait encore pendant au moins une heure avant de faiblir. C'était plus qu'il n'en fallait pour aller à la plage. Mais était-ce une si bonne idée ? Le docteur m'avait dit d'éviter de m'exposer. Je décidai de rentrer à l'hôtel, de prendre une douche et un bon repas. Et ce soir, pour me changer les idées, je pouvais toujours sortir.

Il revint avec un verre qu'il posa sur un rond en carton, accompagné d'un ticket. Dans son autre main se trouvaient trois clés rouillées. Il les jeta sur la table :

— Y a celle de l'entrée, celle de l'appartement de vot' tante, et celle de sa chambre. Le reste, on verra plus tard.

— Vous êtes sûr qu'elles marchent ? On dirait qu'elles vont se désagréger d'un instant à l'autre.

— Mais non, on faisait du solide, dans l'temps. Z'avez qu'à les essayer.

Je me levai, et me rendis jusqu'à la porte du palais. La grosse clé entra sans difficultés, tourna en couinant, me laissant des traces de rouille sur les doigts. La serrure l'acceptait. Après avoir constaté qu'on pouvait entrer, je refermai, regagnai ma place. Durieux m'observait, toujours les poings sur les

hanches. Il était placé à contre-jour et je ne pouvais voir les traits de son visage. Je bus mon apéritif tandis qu'il reprenait :

— C'est pas très raisonnable de vouloir aller seul là-haut. Il peut vous arriver n'importe quoi. Y a des endroits dangereux. Si vous vous blessez et que je n'suis pas avec vous...

— Allons, monsieur Durieux. Je ne suis plus un gamin.

— N'empêche, moi je vous conseille de ne pas y aller seul. Surtout les étages supérieurs. Le premier et le second, ça va, mais au-dessus, c'est pas stable, faut se méfier. Et puis, c'est grand, pourriez-vous perdre, là-haut.

— Ne vous inquiétez pas, je saurai me débrouiller.

— S'il vous arrive quelque chose, faudra pas vous plaindre.

Sa voix avait-elle vraiment cette nuance de menace ? Troublé, je reposai mon verre vide et m'éloignai. Il le ramassa et, comme il tenait le ticket en l'air, je lançai :

— Merci pour votre apéro de bienvenue !

Il grommela quelque chose mais je n'y prêtai pas attention. Je m'éloignai, pressé de rentrer chez moi, me doucher, me changer. J'étais tout content de lui avoir tenu tête. Cela ne me ressemblait guère.

Après le repas, je décidai d'aller faire un tour. Ma fatigue s'était brusquement envolée.

Je commençai par une promenade sur le port. Je me plongeai avec délices dans la foule compacte. Profitant de l'absence d'Axelle, je me surpris à examiner les femmes. Je les trouvais toutes séduisantes, bronzées, maquillées, impeccablement coiffées. Je me laissai distraire ainsi un moment. J'appréciai ce retour à la vie, ce grouillement, après l'ambiance presque lugubre de ma première visite au palais d'azur.

Les barques de pêcheurs étaient toujours là, dans l'eau sombre, à danser lentement. Mais personne n'y prêtait attention. Les forains, comme tous les soirs, s'étaient installés sur le port, leurs étalages violemment éclairés par des halogènes puissants. Je me contentai d'un coup d'œil distrait. C'était surtout de la pacotille à touristes, vendue hors de prix. Petits sachets en tissu provençal remplis d'herbes aromatiques. Brûle-parfums, savons, bois de cèdre. Bracelets indiens, mobiles en olivier, tableaux en sable coloré, sérigraphies représentant des caricatures d'acteurs connus... ça et là, je remarquai des artisans qui proposaient un travail plus personnel. Par exemple ces animaux en céramique émaillée, dont j'admirai l'épure stylisée et les teintes contrastées. Ou encore un ensemble de sacs africains, en cuir ou en peau de crocodile. Mais rien ne me tentait vraiment.

Je fis un crochet par un marchand de glaces italiennes et m'offris un double cornet au café. Ce plaisir tout simple acheva de chasser la mauvaise impression de cette après-midi. J'étais à Bandol pour prendre un nouveau départ, à n'en pas douter. Cet héritage était un cadeau du ciel.

J'avais presque fini ma glace lorsque je tombai en arrêt sur un présentoir tenu par un vieil homme qui souriait, un mégot planté au coin des lèvres. C'étaient des objets venant d'Amérique latine. Flûtes en bois taillé, ponchos aux couleurs vives, serpents articulés, statuettes en argile. Mon regard avait été attiré par une petite sculpture en pierre vert foncé.

Cela représentait une sorte de divinité, de face, les mains jointes sur le ventre, serrées autour d'une coupe qui devait sans doute contenir un liquide sacré. La tête, massive, puissante, était encadrée de chaque côté d'un oiseau et d'imposantes boucles d'oreilles. Un large diadème la surmontait, constitué de formes géométriques imbriquées. Ce personnage était habillé d'une simple jupe. Ses jambes nues reposaient sur un socle ouvragé, creusé de rectangles profonds. Le tiers inférieur de l'objet était lisse, et son dénuement contrastait avec la complexité du reste. La forme, légèrement incurvée, évoquait un champignon posé sur son chapeau. Globalement, cette statue était étroite en bas, évasée en haut. Sa géométrie générale s'inscrivait dans un triangle très allongé.

Le commerçant, qui avait repéré mon intérêt, s'était approché :

— Ça, c'est un *Toumi*, monsieur. Un poignard rituel. Ça protège.

— Protéger ? De quoi ?

— Des mauvais esprits. Des sorts. Si vous le placez dans votre maison, elle sera défendue.

— Je viens d'emménager à Bandol.

— Alors il faut le suspendre au-dessus de la porte. Il éloignera les influences des gens qui habitaient là avant vous.

Je ne sais pas si j'ai cru au baratin du vieil homme. Sans doute étais-je perturbé par les révélations récentes de ces dernières heures. Mais en tout état de cause, ce *Toumi* était une pièce magnifique.

J'admirai encore un instant sa finesse. Celui qui l'avait taillé dans la pierre était un très bon artisan. A tout moment pendant l'exécution de ce travail, un coup de burin mal calculé aurait pu le faire casser en deux, ou tout au moins provoquer un éclatement, des dommages irréparables. Je le soupesai dans ma paume. Il m'inspirait confiance. Je demandai au vendeur de me l'emballer et je sortis mon chéquier. Pendant qu'il me tendait un stylo, l'homme me recommanda de ne surtout pas l'accrocher à l'envers, car alors il attirerait le malheur. Je promis de le suspendre dans le bon sens et je partis avec mon précieux fardeau entre mes mains serrées.

Je n'avais pas encore envie de rentrer, mais je décidai de revenir à l'hôtel pour y déposer mon paquet. J'avais trop peur de le faire tomber et de le casser. Après tout, ce n'était qu'à un quart d'heure de marche.

A mesure que je m'éloignais du port, je traversais le quartier de la poste, bien plus calme. Je réfléchissais à ce que je comptais faire. On m'avait parlé d'une boîte de nuit, le *Mai-Tai*, dont l'entrée était gratuite. J'avais envie de bruit, de mouvement, de voir autour de moi des gens jeunes et dynamiques. Durieux, je m'en rendis compte, me cassait le moral.

A la réception, je demandai si personne n'avait cherché à me joindre. C'était idiot, puisque Axelle ne savait pas où je me trouvais. Mais j'aurais bien voulu, secrètement, savoir qu'elle s'inquiétait de moi. Bien évidemment, l'employé répondit par la négative. Je pris l'ascenseur et déposai mon paquet sur le lit dans ma chambre. J'en profitai pour changer de chemise, puis je redescendis. Dans la cabine, je me surpris à penser encore à cette idée de doter le palais d'azur d'un magnifique ascenseur, avec des parois en métal doré et une grille en fer forgé noir.

J'avais pris une veste légère, car la nuit était fraîche. Je me sentais soulagé, à présent que ma statuette était en sécurité. Je marchais tranquillement vers la poste.

La Toyota était toujours là, son pare-soleil en carton déplié en accordéon. Je m'installai au volant, mais impossible de démarrer. J'insistai un moment, mais finis par renoncer, car j'allais vider la batterie. Sans doute un problème d'allumage, ou de carburation. Il faudrait que demain je contacte un garagiste. Je repris donc à pieds le chemin vers le port. J'allais devoir changer mes projets pour la soirée.

En passant devant les baraques à sandwiches, à deux pas du palais d'azur, j'abordai une fille de mon âge qui vendait des boissons. Elle m'indiqua une autre boîte de nuit, le *Scotch Room*, qui se trouvait assez près, dans la rue Marçon. Je me mis en route, flânant devant les bars. Je fis une petite halte d'un quart d'heure devant *l'Amiral* pour écouter un groupe de rock, puis je finis par trouver la boîte en question.

A l'intérieur, c'était bondé. La fumée me piqua les yeux quand j'entrai. Je m'arrêtai un instant en quittant le couloir, dans le but de m'orienter. Sur ma gauche, la piste de danse était saturée, inutile de chercher à s'y glisser. A ma droite, le bar, noyé dans une pénombre violette. La musique techno était assourdissante, entrecoupée par les fréquents commentaires du disc jockey, incompréhensibles tant sa voix était déformée par les graves. Les gens se bousculaient, grouillaient comme des ouvrières dans une fourmilière. J'entrevis au passage deux ou trois filles magnifiques qui semblaient beaucoup s'amuser. Moi j'étais venu seul, ce n'est pas l'idéal, mais je comptais bien faire connaissance, rencontrer du monde.

La plupart des garçons avaient le crâne rasé et des mines patibulaires. C'était la tendance, depuis quelques années. Je ne peux pas dire que j'appréciais.

En jouant des coudes, je réussis à conquérir une place près du comptoir. Je commandai un soda que je me mis à siroter. Puis, m'enhardissant, je décidai de commencer à danser.

Ce n'est pas que j'aime particulièrement cela. Mais quand j'ai des soucis, je suis capable de me lancer dans une activité de défoulement, quelle qu'elle soit, sans autre but qu'oublier, et de m'y investir à fond. Je pourrais aussi bien courir, aller nager, jouer au ballon, peu importe. L'important est de chasser les pensées moroses.

Je choisis un coin un peu à l'écart, entre deux piliers, près de la piste de danse. Là, je me mis à suivre le rythme. Au début, c'était timide. Mais avec le temps, peu à peu le plaisir de bouger fit son effet et je réussis à évacuer mes préoccupations immobilières.

Au bout d'un moment, je remarquai trois filles sur la piste. Elles n'étaient pas accompagnées, ce qui est plutôt rare, n'adressaient la parole à personne, semblaient ne pas souhaiter le moindre contact. Un garçon qui les serrait de trop près s'était fait rabrouer sous mes yeux un instant auparavant. Je me rapprochai. L'une d'elles, une brune de toute beauté, m'attirait particulièrement. Les deux autres étaient

beaucoup plus ordinaires. Je cherchai à capter le regard de cette brune, mais elle m'ignorait. Finalement, lassé, je résolus de laisser tomber.

Plus tard dans la soirée, le répertoire avait changé. La techno bruyante avait laissé place à des rythmes zouk, que je ne pratique pas. Je restais sur la touche, affalé sur un divan, à observer les évolutions des danseurs. Une des trois filles vint alors m'aborder. Petite, châtain, quelconque. Ce n'était pas celle qui me plaisait, mais c'était mieux que rien. Elle m'invita et je faillis refuser, puis je me dis pourquoi pas et la suivis. Je lui annonçai que je n'y connaissais rien, mais la fille insista, m'assurant que c'était facile, qu'elle m'apprendrait. Je me laissai guider. Dire qu'elle se colla contre moi serait un euphémisme.

Puis nous discutâmes, ce qui n'était guère facile avec le volume sonore. Toutes trois étaient prof de gymnastique et travaillaient ensemble, à Marseille. La brune radieuse s'appelait Chloé. Celle qui m'avait entrepris se nommait Cindy. J'ai oublié le prénom de la troisième.

J'ai un peu perdu la notion du temps. Une ou deux fois, j'eus vraiment l'impression qu'il ne s'en faudrait pas de beaucoup pour que je puisse conclure avec Cindy. Mais c'était l'autre qui m'attirait. J'hésitais. J'en étais à me demander comment agir lorsqu'elles déclarèrent toutes trois qu'elles devaient rentrer. Je leur dis au revoir.

Un instant après, alors que je me rendais aux toilettes, je les vis près du vestiaire, elles attendaient après leurs sacs à main. Cindy me demanda alors si j'avais un téléphone à lui laisser. Je griffonnai le numéro de mon portable sur un bout de papier. Elle me remercia et me quitta avec un petit baiser sur la joue.

Je m'attardai encore un moment dans la boîte. Je ne sais comment, je me retrouvai au bar, en grande conversation avec un type complètement saoul. Il me parlait de ses enfants, de son divorce, de sa femme, de ses soucis. Je l'écoutais distraitement, tout en me demandant ce que je faisais là. Et puis, inexplicablement, un sujet en amenant un autre, il commença à m'affirmer que celui qui chercherait à le séparer de sa progéniture, il le tuerait de ses poings nus. J'essayai de lui faire comprendre que personne ne songeait à lui nuire de la sorte, mais il s'emballait, et sa colère, au départ tournée vers un ennemi hypothétique, m'avait presque pris pour objet. Comble de malchance, il était assez costaud, et accompagné de son frère, un individu tout aussi massif et éméché. Leurs visages ne respiraient pas l'intelligence. Les deux loustics s'échauffaient et je voyais bien que j'allais me retrouver bientôt dans une sale passe. Je réussis à me dépêtrer de la situation en leur faussant compagnie, arguant que j'étais fatigué et que je rentrais me coucher. C'est du reste ce que je comptais faire. Il était près de cinq heures du matin.

En remontant vers l'hôtel, je m'arrêtai dans une boulangerie encore ou déjà ouverte. J'y fis l'emplette de deux croissants et d'une brioche au sucre. J'étais en train de régler quand mon portable sonna. Axelle, à cette heure ? Je pris l'appel.

C'était Cindy. Elle voulait vérifier si j'avais bien donné un bon numéro. J'en profitai pour lui demander quand je pourrais les revoir. Elle me promit qu'elle serait vendredi prochain au même endroit, et qu'on passerait toute la nuit ensemble. Puis nous fumes coupés.

En remontant dans la rue déserte, tout en mâchant mes croissants, je me disais que c'était assez inhabituel, ce qui m'arrivait là. Cette fille, je n'avais absolument rien fait pour l'aborder, tout venait d'elle. Et le fait qu'elle ait voulu vérifier mon numéro laissait présager de sa part un intérêt certain. Allais-je me laisser porter par le courant, ou tenter de l'infléchir en jetant mon dévolu malgré tout sur Chloé, ou encore résister, refuser toute opportunité ?

Je ressentais une vague culpabilité par rapport à Axelle. Mais après tout, rien n'était encore dit, et la fatigue chassa mes doutes. On verrait bien le moment venu. Je ne tenais plus debout. Je montai dans ma chambre et après avoir enlevé mes vêtements à la diable, je m'effondrai sur mon lit et m'endormis instantanément.

Dehors, le jour commençait à poindre.